

La communauté peut-elle servir tous les intérêts de l'individu ?

J'ai vu maintes fois avec étonnement des hommes fiers de professer la religion chrétienne, c'est-à-dire l'amour, la joie, la paix, la continence et la bonne foi envers tous, se combattre avec une incroyable ardeur malveillante et se donner des marques de la haine la plus âpre, si bien qu'à ces sentiments plus qu'aux précédents leur foi se faisait connaître. Voilà longtemps déjà, les choses en sont venues au point qu'il est presque impossible de savoir ce qu'est un homme : Chrétien, Turc, Juif ou Idolâtre, sinon à sa tenue extérieure et à son vêtement, ou à ce qu'il fréquente telle ou telle Église ou enfin à ce qu'il est attaché à telle ou telle opinion et jure sur la parole de tel ou tel maître. Pour le reste leur vie à tous est la même.

Cherchant donc la cause de ce mal, je n'ai pas hésité à reconnaître que l'origine en était que les charges d'administrateur d'une Église tenues pour des dignités, les fonctions de ministre du culte devenues des prébendes, la religion a consisté pour le vulgaire à rendre aux pasteurs les plus grands honneurs. Dès que cet abus a commencé dans l'Église en effet, un appétit sans mesure d'exercer les fonctions sacerdotales a pénétré dans le cœur des plus méchants, l'amour de propager la foi en Dieu a fait place à une ambition et à une avidité sordides, le Temple même a dégénéré en un théâtre où l'on entendit non des Docteurs, mais des Orateurs d'Église dont aucun n'avait le désir d'instruire le peuple, mais celui de le ravir d'admiration, de reprendre publiquement les dissidents, de n'enseigner que des choses nouvelles, inaccoutumées, propres à frapper le vulgaire d'étonnement. De là en vérité ont dû naître de grandes luttes, de l'envie et une haine que les années écoulées furent impuissantes à apaiser.

Spinoza, *TTP*, « Préface », §9

LE CORYPHÉE. — Égyptos. Tu connais maintenant mon antique origine : traite donc en Argiennes celles dont la troupe est ici devant toi.

LE ROI. — Vous semblez en effet avoir d'antiques liens avec notre pays. Mais comment avez-vous osé quitter le palais paternel? Quel destin s'est abattu sur Vous?

LE CORYPHÉE. — Roi des Pélasges, les malheurs humains ont des teintes multiples : jamais ne se retrouve même nuance de douleur. Qui eût imaginé que cet exil imprévu ferait aborder à Argos une race jadis sœur de la vôtre et la transplanterait ici par horreur du lit conjugal.

LE ROI. — Que demandes-tu donc en suppliante aux dieux de la cité, avec ces rameaux frais coupés aux bandelettes blanches?

LE CORYPHÉE. — De n'être pas esclave des fils d'Égyptos.

LE ROI. — Est-ce une question de haine? — ou veux-tu dire qu'ils t'offrent un sort infâme?

LE CORYPHÉE. — Qui aimerait des maîtres qu'il lui faut payer ?

LE ROI. — C'est ainsi qu'on accroît la force des maisons.

LE CORYPHÉE. — Et aussi qu'à la misère on trouve un remède aisé!

LE ROI. — Comment puis-je, avec vous, satisfaire à la loi des dieux?

LE CORYPHÉE. — S'ils me réclament, ne me livre pas aux fils d'Égyptos.

LE ROI. — Mots terribles ! soulever une guerre incertaine !

LE CORYPHÉE. — La justice combat avec qui la défend.

LE ROI. — Oui, si du premier jour elle fut avec vous.

LE CORYPHÉE. — Respecte pareilles offrandes à la poupe du vaisseau argien ?

LE ROI. — Je frémis à voir nos autels ombragés de ces rameaux.

LE CORYPHÉE. — Avoue-le : il est terrible aussi le courroux de Zeus Suppliant !

Eschyle, *Les Suppliantes*, (v.315-353)